

À nouveau, en ce dimanche tout neuf de l'année liturgique toute neuve – et vous vous rendez compte que la soudure est parfaite, parfaite continuité et parfaite différence, sans répétition et sans rupture non plus, entre l'année qui s'en est allée et l'année qui s'ouvre, entre saint Matthieu qui nous aura aidés et enseignés, et saint Marc qui va nous accompagner – à nouveau donc la bonne disposition, la disposition d'une vie bonne et même réussie, intense, voire heureuse : la vigilance, être aux aguets, éveillé comme un guetteur – en hébreu, le mot « guetteur », c'est le même qui renvoie à l'amandier, cet arbre, en effet, qui, dès qu'il fleurit, est le signe précoce, avant-coureur, du printemps qui vient...

« *Restez éveillés, car vous ne savez pas quand ce sera le moment* ». Ainsi avons-nous coutume de traduire et de comprendre : sa logique est irrécusable, rester éveillé pour, parce que l'on est tendu vers le futur, un futur probable ou... improbable. Et pourtant, voyez-vous, mon impénitente curiosité m'incline bien souvent à aller fureter dans le texte grec original, histoire de bien vérifier la justesse de nos traductions. Et ici, ô surprise, il n'est pas le moins du monde question de futur, tout ce qui est dit est dit au présent absolument : « *car vous ne savez pas quand c'est le moment, là, maintenant* ». Et voilà notre attention, notre faculté d'être attentif, non pas détournée à envisager du lointain, mais incitée, invitée à se tourner, se concentrer, se focaliser sur le présent, l'absolument présent.

« Restez éveillés, aux aguets, perspicaces, car vous ne savez pas le moment ». Ce moment-là n'a rien d'ordinaire, de banal, comme l'instant qui succède à l'instant qui le précède et qui va s'enfouir dans le passé – et sitôt disparu, on n'a plus que le temps de se préparer à l'instant suivant.

Non, ce moment-là n'est pas comme les autres, il se signale par une qualité, une dimension particulière, que traduit le mot grec *καιρός* (« *kaiross* ») ; et ce mot de **kairos** est, sachons-le, capital dans notre expérience chrétienne de l'espérance. Le **kairos**, en grec, c'est l'occasion unique, favorable, la bonne aubaine, qu'il faut saisir et ne pas laisser s'échapper, car en dépit d'un proverbe courant, l'histoire ne repasse pas deux fois les plats. L'histoire, c'est le déroulement du temps que l'on mesure, que l'on comptabilisera en secondes, en minutes, en heures, en jours, en mois et en années, en siècles et en millénaires...

Ce temps-là, ce temps chronologique, nous le savons implacable dans son avancée, on ne peut en rien le freiner, ni le retenir, encore moins lui faire rebrousser chemin ; et sa domination, il l'exerce dans toutes les obligations fastidieuses, répétitives et besogneuses ; ce temps recommencé, incessamment recommencé, comment n'en ressentirions-nous pas le dégoût qui nous guetterait, comment ne pas éprouver l'envie de nous en distraire, d'échapper à sa dévoration, dans des loisirs qui répondent à notre désir, enfin ! d'être soi, d'être soi-même...

Face à ce temps-là qui nous accable, qui nous morfond ou qui nous ronge, se dresse le **kairos**, et le **kairos**, c'est la présence du présent et le présent de la présence, une trouée dans la nappe des apparences et de l'insignifiance qui ne parvient guère à dissiper la frivolité si souvent de nos loisirs teintés d'ennui.

Le **kairos**, quand il advient, c'est la réponse pleine, juste, à mes désirs, c'est vrai, mais avant même cela, c'est la réponse que l'éternité donne à sa propre promesse. Et en effet, ce présent-là, si dense, si humble au fond, sans appareil ni clinquant, c'est la promesse exaucée que l'éternité s'était faite à elle-même – et il n'y a peut-être que les poètes et les enfants, pour peu du moins qu'ils sachent encore jouer, qui en soient les sourciers spontanément – mais ne devez-vous pas redevenir comme des enfants, ô vous, les Grandes Personnes, graves et sérieuses ?.....

.....Et le plus merveilleux, c'est que mes désirs, qui sont hélas ! si souvent capricieux, brouillons ou fantasques ou... médiocres, c'est que mes désirs s'accordent à ces promesses.

Le temps de l'Avent, c'est le moment où, de nouveau, nous avons à accorder nos désirs aux promesses reçues, venues d'Ailleurs que de nous-mêmes. Et cet accord signe l'entrée dans le Royaume. Le Royaume, ce n'est pas plus loin, là-bas, lointainement inaccessible dans un futur si peu à notre portée, si désespérément inaccessible, le Royaume – et c'est saint Luc qui le dira clairement – le Royaume est au milieu de vous, il est entre vous. Il est toujours déjà là, et nous ne l'apercevons pas, car on l'attendait à peine ou si peu ou si mal. Oui, une fantasmagorie irréaliste, irréalisable, du merveilleux, ça, nous étions prêts à y croire, alors que le Royaume, c'est du réel, formidablement humain, et nous sommes si peu, si mal, des humains.

Nous étions comme des sentinelles anxieuses, aux aguets sur les remparts de la forteresse Bastiano, à scruter l'horizon du désert des Tartares – c'est le titre de l'extraordinaire roman de Dino Buzzati – l'horizon, ligne blanche ombrée du liseré d'une sombre forêt, où il ne se passe rien, absolument rien, sauf deux ou trois lumières qui clignotent et nous inquiètent, prémices du malheur inévitable, symptômes d'une crise, d'une invasion que l'on redoute – et alors, tenaillés par la peur au ventre, eh ! où est la vie, la vie humaine, cette vie qui est le berceau du Royaume ? Serait-ce dans la forteresse même, mais muselée, formatée par le règlement et ses contraintes, par une rigidité parfois absurde et, dans le roman, mais dans la vie aussi, parfois meurtrière !

Vigilants, oui, nous le serons, mais pas en tétanisant notre regard sur le futur insaisissable et pourtant irréversible, et qui ne peut que nous conduire à la désespérance et à l'angoisse : « Oh ! ne nous laisse pas tomber, ne nous laisse pas nous effondrer, ne nous laisse pas entrer en tentation », cette tentation amère du désespoir qui savoure son amertume...

Vigilants, nous le serons en restant éveillés au moment, à l'instant présent, nous serons attentifs à la Présence, nous-mêmes nous veillerons à être présents et à recueillir cette Présence, cet affleurement de l'Éternité qui se donne dans un regard, dans quelques mots, dans un geste, dans des larmes ou un sourire – dans un visage. Présence qui divinement se donne sans condition aucune, possiblement à tout instant, « *le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin* »... Être sur le qui-vive, attendre, oui, attendre malgré les heures fades, désorganisées, inquiètes, insipides, et dire malgré tout ce poème d'un jésuite, le Père Louis Ruy :

Peut-être faudrait-il que j'orne ma demeure,
Que j'étende un tapis précieux sous vos pas,
Qu'au lieu de vous attendre, inactif d'heure en heure,
Je me hâte de préparer votre repas.
Mais je suis triste et seul dans ma maison vide,
Et vous savez que je n'ai rien à vous offrir,
Que j'attends, les yeux secs, le cœur froid, l'âme aride,
Vous le savez, Seigneur, et vous allez venir.

Rueil-Malmaison, Sainte-Thérèse
3 décembre 2017
1^{er} dimanche de l'Avent (année B)